

La question de grammaire à l'E.A.F. CORPUS - Montaigne, *Des Cannibales*, I.XXXI (1580-88)

Texte de Montaigne proposé avec les trois niveaux d'écriture, tel que publié sur le site de l'Université de Chicago :

Couche A (Texte de 1580) - **Couche B (Additions 1580-88)** - **Couche C (Additions manuscrites de l'Exemplaire de Bordeaux)**

Édition modernisée - Michel TARPINIAN pour les éditions Ellipses, 1994

Or, je trouve, pour revenir à mon propos, qu'il n'y a rien de barbare et de sauvage en cette nation, à ce qu'on m'en a rapporté, sinon que chacun appelle barbarie ce qui n'est pas de son usage ; comme de vray il semble que nous n'avons autre mire de la vérité et de la raison que l'exemple et idée des opinions et usances du païs où nous sommes. Là est toujours la parfaite religion, la parfaite police, perfect et accomply usage de toutes choses. Ils sont sauvages, de mesmes que nous appellons sauvages les fruicts que nature, de soy et de son progrez ordinaire, a produicts : là où, à la vérité, ce sont ceux que nous avons alterez par nostre artifice et detournez de l'ordre commun, que nous devrions appeller plutost sauvages. En ceux là sont vives et vigoureuses les vraies, et plus utiles et naturelles vertus et proprietes, lesquelles nous avons abastardies en ceux-cy, et les avons seulement accommodées au plaisir de nostre goust corrompu. Et si pourtant la saveur mesme et delicatesse se treuve à nostre gout excellente, à l'envi des nostres, en divers fruits de ces contrées-là, sans culture. Ce n'est pas raison que l'art gaigne le point d'honneur sur nostre grande et puissante mere nature. Nous avons tant rechargé la beauté et richesse de ses ouvrages par nos inventions, que nous l'avons du tout estouffée. Si est-ce que, par tout où sa pureté reluit, elle fait une merveilleuse honte à nos vaines et frivoles entreprises,

*Et veniunt ederae sponte sua melius,
Surgit et in solis formosior arbutus antris,
Et volucres nulla dulcius arte canunt.*

Tous nos efforts ne peuvent seulement arriver à représenter le nid du moindre oiselet, sa contexture, sa beauté et l'utilité de son usage, non pas la texture de la chetive araignée. Toutes choses, dict Platon, sont produites par la nature, ou par la fortune, ou par l'art ; les plus grandes et plus belles, par l'une ou l'autre des deux premières ; les moindres et imparfaites, par la dernière.

Or je trouve, pour revenir à mon propos, qu'il n'y a rien de barbare et de sauvage en ce peuple, à ce qu'on m'en a rapporté, sinon que chacun appelle barbarie ce qui n'est pas conforme à ses usages ; à vrai dire, il semble que nous n'avons autre critère de la vérité et de la raison que l'exemple et l'idée des opinions et usages du pays où nous sommes. Là est toujours la parfaite religion, le parfait gouvernement, la façon parfaite et accomplie de se comporter en toutes choses. Ils sont sauvages, de même que nous appelons sauvages les 2/3 fruits que nature, d'elle-même et de son propre mouvement, a produits : tandis qu'à la vérité, ce sont ceux que nous avons altérés par notre artifice et détournés de l'ordre commun, que nous devrions appeler plutôt sauvages. C'est dans ces créations spontanées que sont vivantes et vigoureuses les vraies - et les plus utiles et les plus naturelles - vertus et propriétés, que nous avons abâtardies en ceux-ci, et que nous avons adaptées au plaisir de notre goût corrompu. Et pourtant, la saveur même et délicatesse sont, à notre goût, excellentes, et dignes des nôtres, dans divers produits de ces contrées-là qui ne sont pas cultivées. Rien ne justifie que l'artifice soit plus honoré que notre grande et puissante mère Nature. Nous avons tellement surchargé la beauté et richesse de ses ouvrages par nos inventions que nous l'avons complètement étouffée. Il n'en reste pas moins que, partout où sa pureté resplendit, elle fait extraordinairement honte à nos vaines et frivoles entreprises, Et le lierre pousse mieux de lui-même, L'arbousier croit plus beau dans les antres isolés, Et les oiseaux chantent plus suavement sans aucun artifice. Tous nos efforts ne peuvent seulement arriver à décrire le nid du moindre oiselet, son agencement, sa beauté et son utilité, ni même la toile de la chétive araignée. Toutes choses, dit Platon, sont produites par la nature ou par le hasard, ou par l'artifice ; les plus grandes et les plus belles, par l'une ou l'autre des deux premiers ; les moindres et imparfaites, par le dernier.

Passage	Question posée	Réponse attendue	Remarques
« Il n'y a <u>rien</u> de barbare [...] <u>sinon que</u> [...] » :	Analyser la négation dans ce segment de phrase.	On attend une simple analyse de la négation, partielle / totale, simple / renforcée etc...	Problème : ici, <i>sinon que</i> transforme-t-il vraiment la négation en négation exceptive ? On a pu constater que le segment introduit par <i>sinon que</i> .. était tout sauf évident. On tombe d'accord sur le fait qu'il faudrait l'exclure du passage proposé à l'étude dans le cadre de la question de grammaire.
« <i>Nous avons tellement</i> [...] <i>étouffée</i> » (translation)	Identifier la subordination dans cette phrase. <u>Variante</u> : Repérez et analysez les subordonnées.	On attend l'analyse de <i>tellement... que...</i> , pas forcément le terme « corrélatif ». Le candidat peut mentionner le mode de la circonstancielle, mais ce n'est pas, cette année, un attendu ; l'année prochaine en revanche, on pourra l'attendre au vu du programme de 2 nd e.	La question « faire l'analyse syntaxique de la phrase » est trop large. Quelqu'un propose « Identifier la proposition circonstancielle »
« <i>Nous avons tellement surchargé la beauté et richesse de ses ouvrages par nos inventions que nous l'avons complètement étouffée.</i> »	Identifiez la proposition subordonnée circonstancielle, puis transformez-la en proposition coordonnée. Expliquez les modifications que vous avez faites.	*Proposition subordonnée circonstancielle de conséquence : « tellement [...] que nous l'avons complètement étouffée » *Transformation : « Nous avons [beaucoup] surchargé la beauté et richesse de ses ouvrages par nos inventions donc nous l'avons complètement étouffée. » *Modifications faites : suppression de l'adverbe « tellement », premier élément de la locution conjonctive « tellement [...] que », qui imposait la subordination (et son remplacement éventuel par l'adverbe « beaucoup » pour conserver l'expression de l'intensité) ; utilisation d'un mot coordonnant exprimant la conséquence (« donc »).	Proposition d'un autre groupe <u>Objectif</u> : pouvoir comparer les approches nous a paru instructif. La difficulté réside dans le tour corrélatif, avec séparation de l'adverbe et de la conjonction).

« <i>Nous avons tant [...] estouffé</i> » (texte original)	Repérez et analysez la subordonnée.	Analyse de la proposition subordonnée conjonctive	Nature de <i>tant... que...</i> : locution conjonctive ou plutôt locution conjonctive disjointe ?
« <i>Rien ne justifie que l'artifice soit plus honoré que notre grande et puissante mère Nature</i> » (translation)	Analyser l'expression de la négation. Donner la nature et la fonction de « rien ».	On attend une simple analyse de la négation, partielle / totale, simple / renforcée etc...	